

PER

Z-8884

BNQ

reg. Dillemeire.

LA LITTÉRATURE
AUX
REVETS DE CAPACITÉ

BREVET ÉLÉMENTAIRE

PROGRAMMÉ DE 1935

(ANALYSE DES TEXTES)



LES FRÈRES DE L'INSTRUCTION CHRÉTIENNE
LAPRAIRIE

Handi 2^e Texte

Dev.

LECTURES LITTÉRAIRES

ANALYSE DES DIX TEXTES ADOPTÉS

POUR LE

BREVET ÉLÉMENTAIRE

1. LE DERNIER MOINE DE SAINT-AUBIN.

1. — *De quel ouvrage est tiré ce récit? Que savez-vous de l'auteur?*
Ce récit est tiré de *Cà et là*.

L'auteur, Louis Veuillot, fut un des plus grands journalistes du XIX^e siècle. Il écrivait dans le journal *L'Univers*, qu'il avait fondé.

Il écrivait avec un esprit redoutable, une verve endiablée. Converti à vingt-cinq ans au catholicisme, il mit au service de sa foi son talent de polémiste. Jusqu'à sa mort, survenue en 1883, il combattit ainsi par la plume les ennemis de l'Eglise, et notamment les libres-penseurs : il dirigea même contre eux un volume spécial portant ce titre : *Les Libre-Penseurs*, qui est un chef-d'œuvre d'observation aiguë, d'ironie et d'esprit.

Ce polémiste terrible était, dans la vie privée, le plus affectueux des hommes, le cœur le plus tendre. On sait les lettres touchantes qu'il écrivait à sa sœur, et les pages attendries qu'il a consacrées à son frère Eugène.

2. — *Résumez brièvement le texte.*

Il existait à Saint-Aubin, avant la Révolution, une riche abbaye. Lors de la Révolution, une nuit d'hiver, tous les religieux furent massacrés, sauf le plus jeune. Sa cellule étant la plus éloignée, il avait pu fuir avant qu'on arrivât jusqu'à lui. Il resta caché tout le temps de la persécution. Après la tourmente, il réintègre le monastère, s'établit dans sa cellule et s'efforce de continuer à lui seul la vie abbatiale ; et de maintenir les droits et les traditions de ses

frères. Un jour, il donne l'hospitalité à deux voyageurs, surpris par l'orage. Or, il se trouve que l'un d'eux était du nombre des assassins d'autrefois.... L'émotion de cet homme le fait reconnaître. Notre religieux l'installe pour passer la nuit, dans sa propre cellule : "Dormez mon frère."

3. — *Distinguez-en les différentes parties :*

a) Les révolutionnaires massacrent tous les religieux, excepté le plus jeune; b) Celui-ci, après la persécution, revient à l'abbaye (2^e paragraphe); c) Il donne un jour l'hospitalité à l'un des assassins (3^e paragraphe et suivants, jusqu'à la fin).

4. — *De quelle révolution s'agit-il?*

De la Révolution française de 1789-1793.

5. — *Comment le religieux en vint-il à reconnaître son hôte? (Montrez d'abord ses soupçons, puis sa certitude.)*

(*Ses soupçons*) "Il pâlit. Le moine le regarda avec attention."

(*Sa certitude*) "... il tira machinalement sa montre. Le moine prit avec une sorte d'autorité cette montre qu'il croyait reconnaître. C'était celle qu'il avait laissée dans sa cellule en fuyant les assassins."

6. — *Le jeune homme connaissait-il l'événement? Qu'est-ce qui le prouve?*

Le jeune homme ne savait rien du passé de son père. La preuve? Son calme et son sourire, ses paroles : il n'éprouve aucune crainte à passer la nuit dans ce monastère; il ne s'explique pas l'émotion de son père : "Mon père ne voulait pas entrer, dit-il en souriant, il craignait un mauvais accueil, et c'est presque malgré lui que j'ai heurté à la porte de l'abbaye."

7. — *Pourquoi le moine conduisit-il l'assassin dans sa propre cellule?*

Parce qu'elle ne rappelait à l'assassin aucun souvenir sanglant : "Ici le repos pourra vous être moins difficile. Il n'y a pas eu de sang versé."

8. — Indiquez les impressions successives du meurtrier (gêne et crainte : citez les passages; effroi...).

(*Gêne et crainte*) "... L'un...paraissait préoccupé et craintif". "Il craignait un mauvais accueil". ... "Je ne voudrais pas passer la nuit ici ... Il avait l'air contraint et effaré, et balbutiait ... plutôt qu'il ne parlait." Et, au mot de Révolution, il se hâte d'interrompre le religieux : "Oui, oui, se hâta d'ajouter le voyageur, j'ai entendu parler de cela." Et il se dispose à partir sous ce beau prétexte qui témoigne de son trouble : "L'orage a cessé" alors au contraire qu'il fait rage.

(*Effroi*) "Un coup de tonnerre et le bruit furieux du vent lui coupèrent la parole. Il pâlit..." "Quelle heure est-il donc? dit l'homme *de plus en plus pâle*." Sans doute cette heure lui rappelait la nuit d'hiver d'autrefois où ici-même ... De là son effroi grandissant.

9. — Essayez de dégager les traits distinctifs du caractère du religieux : son aspect sévère (*qu'est-ce qui l'explique?*), son esprit d'observation..., sa charité héroïque...

(*Son aspect sévère*) "Il parlait peu, et on le voyait encore plus rarement sourire." (2^e alinéa) : les souvenirs tragiques d'autrefois ne le quittent jamais.

(*Son esprit d'observation*) "Il n'a pas été sans remarquer la gêne, la contrainte, du voyageur. Et il ne tarde pas à se confirmer dans ses soupçons."

(*Sa charité héroïque*) Il ne laisse point supposer à son hôte qu'il reconnaît en lui un assassin de ses frères : il lui rend la montre "sans manifester aucune émotion". Il pousse la délicatesse jusqu'à lui céder sa propre chambre pour qu'il y dorme mieux, sans souvenirs importuns. Par surcroît, il lui donne sa bénédiction, et l'appelle "mon frère" : "Dormez, mon frère".

10. — A quelle maxime et à quel fait de l'Evangile fait songer le dénouement?

Il fait songer à la maxime : "Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent" (Matth., V, 44) du sermon sur la montagne. (Matth., V, et Luc, VI). Notre-Seigneur, sur la croix, pardonna à ses bourreaux.

11. — *Quelles sont vos impressions à la lecture de ce récit?*

Nous sommes profondément édifiés par la conduite si chrétienne du religieux. Elle émeut jusqu'à l'assassin lui-même, que le remords poursuit encore après tant d'années. "L'homme tomba à genoux. Le dernier moine de Saint-Aubin lui donna sa bénédiction." Quelle scène pathétique que cette bénédiction dernière!

12. — *Pourquoi l'auteur a-t-il donné plus d'étendue à la dernière partie?*

Parce que c'est la plus importante : l'auteur veut montrer la charité de notre religieux. Or, c'est justement ce trait de l'hospitalité donnée par le moine à l'assassin, qui fait apparaître en plus vive lumière cette charité.

13. — *Le style, comme il convient au sujet, est remarquable de simplicité et de clarté : relevez, dans la dernière partie, des expressions brillant par leur précision; le dialogue de la troisième partie est bien conduit : montrez que l'intérêt du récit, loin de languir, va sans cesse croissant.*

(*Expressions précises*) "Un coup de tonnerre et le bruit furieux du vent lui coupèrent la parole." "Que deviendrons-nous sur les chemins par ce temps, et à cette heure?" "Le moine étendit la main, et prit avec une sorte d'autorité cette montre ..." "Le moine le conduisit à l'extrémité du corridor, dans sa propre cellule, celle d'où il avait fui la nuit du massacre".

Le dialogue est bien conduit : nous apprenons par le fils la répugnance du père à heurter à la porte de l'abbaye. Le moine qui prend ces hésitations pour un excès de réserve, croit mettre à l'aise son hôte, en lui représentant que les chambres vides ne manquent pas, la Révolution ayant passé par là. L'allusion à la Révolution, a pour effet, non pas de rassurer l'étranger, mais d'augmenter sa gêne et sa résolution de partir, malgré la tempête qui fait rage. Le jeune homme, lui, étant d'avis de ne point s'aventurer au dehors par un temps pareil, et à cette heure, le dernier mot qu'il vient de prononcer "... à cette heure", détermine la question du père : "Quelle heure est-il donc?" qui va hâter le dénouement de cette scène pathétique.

L'intérêt du récit tout entier, va sans cesse grandissant : les quatre premiers paragraphes forment l'exposition de ce petit drame : on nous y présente les lieux et les person-

nages. Le dialogue proprement dit est le nœud de l'action. Nous venons de voir qu'il est très bien conduit, et nous achemine au dénouement. Le dénouement lui-même, à la fois inattendu et bien amené, est pathétique : c'est la décision brève du combat qui vient de se livrer dans l'âme de l'assassin, vaincu par la charité du religieux. "L'homme tomba à genoux. Le dernier moine lui donna sa bénédiction."

✓ 14. — *Qu'est-ce qui fait l'unité de ce morceau?*

C'est le personnage du religieux qui introduit de l'unité dans ce morceau : il en est le centre ; c'est sa charité que l'auteur se propose de mettre en pleine lumière.

✓ 15. — *Appréciez cette image : défendre par la terreur ; justifiez l'emploi de l'adverbe dans : il tira machinalement sa montre ; quel est l'effet produit par ces mots : mon frère, à la fin du récit ? Expliquez les expressions suivantes : sans autre forme de procès, en quête d'un refuge, domaines volontairement aliénés.*

Défendre par la terreur. L'image est ici fort juste, car le monastère, privé de ses habitants, n'a pas d'autre défenseur que la terreur sacrée qu'il inspire.

Machinalement, d'un geste machinal, sans plus songer qu'une machine à ce qu'il faisait. L'effroi lui a fait perdre en partie le contrôle de lui-même. Le mot "heure" entendu, déclenche chez lui le geste automatique, machinal, de tirer sa montre pour regarder l'heure.

"*Mon frère*", ce mot est le point culminant, et le terme de l'action. Inspiré à la victime par son admirable esprit chrétien, il clôt merveilleusement ce drame de la charité.

En quête d'un refuge. *Quête*, (du latin, *quæsitum*, de *quærere*, chercher), signifie l'action d'aller à la recherche de quelqu'un ou de quelque chose. On dit en ce sens : se mettre en quête : "Ils conviennent du prix et se mettent en quête." (La Fontaine, V. 20). Comparez : conquête, enquête. — *Refuge* (du latin *re*, à l'écart, *fugere*, fuir) : lieu où l'on se retire pour fuir un danger. *En quête d'un refuge* signifie donc, au propre, "à la recherche d'un lieu où il pût se retirer après avoir fui".

Domaines (dominus, maître) volontairement aliénés (du latin *alienus*, autre) désigne les possessions que les religieux avaient volontairement passées à d'autres, vendues, par opposition à celles dont la Révolution les frustrait.

2. LE GLAND ET LA CITROUILLE.

1. — *Quelle est l'idée maîtresse de cette fable?*

“Dieu fait bien ce qu'il fait” (v. 1).

2. — *Distinguez-en les différentes parties :*

a) *La morale* (v. 1: “Dieu fait bien ce qu'il fait.”);

b) *Les critiques de Garo* (v. 6-21. de : “A quoi songeait, dit-il, ...” jusqu'à : “... quand on a tant d'esprit.”);

c) *Un gland lui tombe sur le nez* (v. 22-23);

d) *Garo reconnaît son erreur* (de : “Oh! oh! dit-il...” à la fin).

3. — *Dans cette fable, La Fontaine se propose moins de démontrer la sagesse du Créateur que de tracer le portrait moral d'un pré-tentieux, Garo. Pourquoi ne fait-il pas son portrait physique comme pour un grand nombre de personnages de ses fables?*

Parce que ce personnage représente moins un individu particulier qu'un type général, une classe d'hommes : l'ignorant content de lui.

— *Ne manifeste-t-il pas à son endroit, dans les premiers vers, un peu d'ironie?*

Si. “Un villageois... considérant...” Le beau philosophe!

4. — *Etudions de près les réflexions de Garo : elles sont significatives. En homme peu instruit, il ne fait pas de raisonnements abstraits, il dit : cette citrouille-là, l'un des chênes que voilà et il les montre du doigt; ce qui ne l'empêche pas cependant de tirer des généralisations, des conclusions hardies qu'il donne sous forme de proverbes (citez-en une):*

Tel fruit, tel arbre; (comparez : Tel père, tel fils).

— *Il a recours à des images et à des comparaisons prises dans les choses qu'il connaît (relevez-en quelques-unes):*

“Je l'aurais perdue”, “Celui que prêche ton curé” (périphrase imaginée, pour Dieu); “gros comme mon petit doigt”.

— *Il se met lui-même en scène, il s'adresse la parole (en quel passage?).*

V. 12-13 : “C'est dommage, Garo, ... ton curé;”

— *Montrez que tout ce discours de Garo est d'un naturel admirable, qu'il exprime bien la ridicule satisfaction d'un ignorant content de lui-même, dissertant avec complaisance sur ses idées.*

Il disserte sur le plan divin avec la même suffisance et la même insuffisance que l'habitué du *Café du Commerce* exposant sa politique, à lui, et faisant de la stratégie avec des allumettes. Quel naturel : “Eh! parbleu!” et quelle suffisance! “On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.”

5. — *Pourquoi le fabuliste a-t-il développé si longuement les réflexions de Garo, et si peu le récit de l'accident?*

Pour montrer comment *une simple chiquenaude*, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, suffit pour renverser ce bel échafaudage d'idées, ce *long et sot verbiage*.

6. — *Que pensez-vous des réflexions du villageois après l'accident (Voir surtout le 31^e vers).*

“J'en vois bien à présent la cause”. C'est pour ne pas endommager mon nez, à moi, Garo, que le Créateur n'a pas mis la citrouille sur le chêne.

— *Montrez que s'il change d'avis, il ne change pas de caractère (il a autant de vanité qu'auparavant).*

Il se croit le centre et le but de la création. Les desseins du Créateur sont tous ordonnés vers sa petite personne.

7. — *En résumé, Garo a de la vanité et de la prétention;*

Même quand il daigne approuver Dieu, quand il condescend à reconnaître que Dieu eut raison, sa vanité perce sous les restrictions dont il accompagne ses aveux : “*sans doute* il eut raison”. Ce “*sans doute*” peint un homme.

— *il parle de Dieu avec la familiarité d'un égal, parfois même avec un dédain non déguisé :*

“L'auteur de tout cela”, “Celui que prêche ton curé” et mieux encore : “L'on a fait un quiproquo.”

— *il croit à l'infailibilité de son esprit d'observation et à la*

toute-puissance de son bon sens; aussi est-il catégorique et tranchant (citez quelques-uns de ses jugements).

“Il a bien mal placé cette citrouille-là!...

Tout en eût été mieux ... Dieu s'est mépris.”

— Après l'accident, il se félicite d'être un homme qui sait s'instruire par l'expérience (citez ses paroles).

“Oh! oh! dit-il, je saigne ...” jusqu'à : “J'en vois bien à présent la cause.”

8. — *Relevez dans cette fable quelques expressions familières ou pittoresques.*

(*Familières*) : treuve, parbleu, c'eût été justement l'affaire, un quiproquo, son somme, pâtit, une masse, gourde.

(*Pittoresques*) : pendue, gros comme mon petit doigt, pris au poil du menton.

3. L'HIVER AU LAC SAINT-JEAN.

1. — *Quelle est la nature de ce morceau?*

Une description.

— *De quel ouvrage est-il tiré?*

De *Maria Chapdelaine*.

— *Que savez-vous de son auteur?*

Hémon (Louis), né à Brest (France) en 1880; mort en 1913 à Chapleau (Ontario), victime d'un accident de chemin de fer. — Après avoir étudié au lac Saint-Jean la vie du défricheur canadien, et l'avoir partagée lui-même pendant dix-huit mois, il l'a peinte d'une manière saisissante dans son roman *Maria Chapdelaine*, publié après sa mort.

2. — *Quelle en est l'idée maîtresse?*

L'hiver dans une ferme de défricheurs canadiens.

3. — *Distinguez-en les différentes parties :*

a) *L'indolence de l'hiver succédant à l'activité de l'été* (1^{er} alin.) ; b) *A l'intérieur, le poêle, centre de la maison* (de : "La maison ..." p. 10, à : "Dehors ..." p. 10) ; c) *A l'extérieur, froid meurtrier, neige ou tempête* (de : "Dehors ..." p. 10, à : "Ces jours-là ..." p. 11) ; d) *Les occupations* (de : "Ces jours-là ..." à la fin).

4. — *Comment l'auteur explique-t-il la grande hâte du cultivateur en été?*

L'été est court, et le cultivateur ne doit rien perdre de ces heures précieuses.

— *son espèce d'indolence en hiver?*

L'hiver au contraire est long et n'offre que trop de temps pour ses besognes.

5. — *Comment le poêle était-il "le centre de la maison"?*

C'est autour de lui que l'on se groupe, et entretenir le feu est alors la grande préoccupation.

6. — *Pourquoi se servait-on de différentes sortes de bois de chauffage, suivant le moment de la journée?*

Parce que, suivant l'heure du jour, il faut ou raviver le feu, ou simplement l'entretenir, ou enfin lui fournir un aliment qui dure : le matin, on le ravive avec des branches de cyprès ; au cours de la journée, on l'entretient avec des bûches d'épinettes ; le soir, on le nourrit de bouleau pour la nuit.

7. — *Quels termes rappellent que les habitants de cette maison étaient des pionniers ayant défriché leur terre?*

"... les champs conquis sur les bois".

— *que, de la maison, ils s'intéressaient à ce qui se passait au dehors?*

On regardait au dehors "avec curiosité par les petites fenêtres carrées".

8. — *Quels aspects successifs présentait l'extérieur?*

Certains jours il offrait une beauté immobile et sereine. D'autres fois la neige tombait dru. D'autres fois encore, le ciel était clair, mais le vent soufflait et soulevait la neige tombée la veille.

9. — *En quels termes l'auteur parle-t-il de certains jours d'hiver calmes, clairs, ensoleillés, mais d'un froid extrême?*

“Parfois il était, ce monde d'une beauté curieuse ...”
(etc., jusqu'à la fin de l'alinéa).

10. — *Comment montre-t-il que les objets disparaissaient graduellement sous la neige tombante?*

La neige cachait tout “et le sol, et les broussailles qu'elle couvrait peu à peu, et la ligne sombre du bois qui disparaissait derrière le rideau de flocons serrés”. L'auteur montre donc les objets disparaissant graduellement, des plus proches aux plus lointains.

11. — *Il décrit ensuite la “poudrerie” : en quels termes?*

“...le vent du nord-ouest soufflait, terrible. La neige soulevée en poudre, etc. ...” jusqu'à la fin de l'alinéa.

— *Commentez rafales, s'amoneeler.*

Rafales (origine incertaine) : coups de vents courts et violents.

— *Est-ce que le vent n'est pas personnifié?*

S'amoneeler (racine : *monceau*) : former des monceaux.

Si. L'auteur parle de “sa grande haleine incessante”.
(p. 11).

12. — *Quelles étaient les occupations de ces jours de tempête?*

On ne sortait que pour aller soigner les animaux : on s'installait près du poêle, et l'on s'abandonnait à la mollesse de l'hivernement,” (p. 11 et 12.)

13. — *A quoi compare-t-on la maison dans le dernier alinéa?*

A une forteresse de bois.

— *Relevez dans la dernière phrase une expression se rattachant à cette comparaison.*

Le vent sifflait et hurlait comme la rumeur d'une horde assiégeante.

14. — *L'intention évidente de L. Hémon est de montrer l'extrême rigueur de l'hiver au lac Saint-Jean : La maison était la seule parcelle du monde où l'on pût vivre ... ; le poêle fut le centre de la maison. Il en est l'âme, et voilà pourquoi il est l'objet d'une sollicitude incessante : à chaque instant quelque membre de la famille allait chercher deux ou trois bûches ... S'il ne donne*

pas son plein rendement, la maîtresse du logis s'inquiète ... Relevez ainsi, dans le reste du morceau, les expressions et les images qui sont de nature à produire l'impression que l'auteur désire.

“Ne laissez pas amortir le feu, mes enfants! ... Au matin, Tit'Bé sautait à bas de son lit, longtemps avant le jour, pour aller voir si les gros morceaux de bouleau avaient rempli leur office; si par malheur le feu était amorti, il rallumait aussitôt ... Ces jours-là les hommes ne sortaient guère ... et rentraient en courant, la peau humide des cristaux de neige *qui fondaient à la chaleur de la maison* ... Le père Chapdelaine s'installait près du poêle avec un soupir d'aise ... Y a-t-il bien du bois dans la maison? (demandait-il) ...; le poêle, bourré de merisier, ronflait ...”

15. — *Indiquez quelques détails particulièrement bien observés.*

“Tit'Bé retournait en courant s'enfoncer sous les couvertures de laine brune ou de catalogne.— Petites fenêtres carrées.— Un soleil éclatant sous lequel *scintillait la neige*. — Le père Chapdelaine arrachait les glaçons formés sur sa moustache.— Le froid faisait craquer les clous dans les murs de planches.

— *certaines expressions qui contribuent à donner à ce morceau la couleur locale.*

Amortir (pour : s'éteindre). Cyprès (pin gris). Catalogne (sorte de tissu fait à la maison). Animaux (bétail). Capot (pardessus).

4. FÉNELON.

1. — *Quel est la nature de ce morceau?*

Un portrait (physique et moral).

— *De quel ouvrage est-il tiré?*

Des “Mémoires” de Saint-Simon.

— *Que savez de son auteur?*

Saint-Simon (Duc de) (1675-1755), servit avec distinction dans les armées, de 1691 à 1702. Aigri par une injustice, il donna sa démission et vécut à la cour. D'une étonnante pénétration, il démêle les intrigues des courtisans, mais sa jalousie et son esprit passionné l'aveuglent et l'entraînent hors de la vérité. Les *Mémoires* de Saint-Simon fournissent sur la cour de Louis XIV des détails précieux qu'il ne faut cependant accepter qu'avec prudence, à cause de leur évidente partialité.

“Le style de Saint-Simon est celui d'un homme passionné qui sait réaliser ses rêves et bouscule tout ce qu'il touche. La phrase est heurtée, tourmentée, sans souci de la syntaxe; les mots s'accumulent, violents, colorés, disparates, et cette accumulation finit par imposer une vision de la réalité.” (Calvet.)

— *D'où lui viennent, pensez-vous, les renseignements qu'il donne sur Fénelon?*

De ses propres souvenirs. Il avait vécu à la cour de Louis XIV dans le temps que Fénelon était le précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils de ce roi.

2. — *Quelle est l'idée maîtresse de ce morceau?*

L'idée de charme.

3. — *Distinguez-en les différentes parties :*

a) *La physionomie de Fénelon* (jusqu'à : “Ses manières ...”) ; b) *Ses manières* (de : “Ses manières ...” à “avec cela une éloquence naturelle ...”) ; c) *La conversation* (de : “avec cela une éloquence naturelle ...” jusqu'à la fin de la p. 16) ; d) *La séduction irrésistible qu'il exerce sur ses amis* (p. 16).

4. — *Saint-Simon commence par donner l'aspect général de l'individu qu'il veut peindre; relevez les principaux termes dont il s'est servi pour cela.*

Son physique (grand, maigre, bien fait, grand nez, yeux de feu et spirituels). *Son air* (complexe, donnant l'impression des qualités les plus contraires, mais où la noblesse prédomine).

— Expliquez : des yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent.

Saint-Simon traduit ici en images puissantes cette idée que le regard de Fénelon était extrêmement vif et spirituel. Il semble à première vue qu'il y ait quelque incohérence à rapprocher *torrent* de *feu*. Mais *torrent* est employé au sens figuré, comme *feu* lui-même. On dit fort bien : *une source* de feu, pourquoi pas alors : *un torrent* de feu? Ensuite, "sortaient comme un torrent" n'est qu'une formule de superlatif, plus pittoresque, plus vigoureuse, pour marquer l'impétuosité du regard.

(Elle) "ne se pouvait oublier quand on ne l'aurait vue qu'une fois."

5. — Pour mettre en relief les traits de Fénelon, Saint-Simon a recours au contraste : il remarque dans l'archevêque de Cambrai deux caractères qui sembleraient devoir s'exclure et qui cependant se fondent en lui avec une remarquable harmonie; indiquez-les.

"De la gravité et de la galanterie; du sérieux et de la gaieté."

7. — De la fusion de ces divers éléments se dégage un ensemble de qualités qui donne à la personne de l'archevêque son caractère propre : quelles sont ces qualités?

La finesse, l'esprit, les grâces, la décence, et surtout la noblesse.

— Expliquez portraits parlants;

Généralement, les portraits sont morts. Ils rendent les traits physiques, mais sont incapables de traduire les qualités morales, qui ne se manifestent que par la parole. Or les portraits de Fénelon semblaient parler et nous renseigner sur son âme elle-même.

— montrez la précision du verbe attraper.

Attraper, saisir au passage, comme on saisit un gibier dans une trappe. Cette "justesse de l'harmonie" était une qualité insaisissable qui *échappait* toujours au portraitiste.

8. — Ses manières correspondaient-elles à sa physionomie?

Oui.

— *Qu'est-ce qui frappait surtout en elles ?*

L'aisance, l'air et le bon goût de la meilleure compagnie.

9. — *Sa conversation était agréable et recherchée : pourquoi ?*

Il avait "une éloquence naturelle, douce, fleurie".

— *Montrez que sa politesse savait s'adapter, se proportionner à tous et à chacun.*

Il ne voulait jamais avoir plus d'esprit que ceux à qui il parlait, mettait à l'aise tout le monde, se mettait à la portée de chacun.

— *Faites ressortir la précision des épithètes naturelle, douce, fleurie, insinuante.*

Naturelle : qui lui venait de la nature, et non de l'éducation ou de l'habitude. Donc, pas forcée, coulant de source. — *Douce* : sans effets violents de gestes, de voix, d'arguments ; qui ne heurtait personne ; qui plaisait par le tour aimable donné à la conversation. — *Fleurie* : pleine d'images, de comparaisons, de "fleurs". — *Insinuante* (*in*, dans ; *sinus*, sein, cœur) : qui pénétrait doucement le cœur des auditeurs, comme une eau qui se glisse par les moindres issues. L'épithète complète *douce*. Etre insinuant, c'est persuader avec douceur et avec une activité habile.

10. — *Fénelon exerçait une vraie séduction sur tous ses amis : comment Saint-Simon l'a-t-il montré ?*

"On ne pouvait le quitter, ni s'en défendre, ni ne pas chercher à le retrouver."

— *N'a-t-il pas eu recours à une comparaison spirituelle et inattendue ?*

Si. Le petit groupe des Féneloniens, dispersé après la disgrâce du prélat, est comparé à la communauté juive après la dispersion. Ils se réunissent pour parler de lui comme entre Juifs on parle de la Ville sainte. Ils soupirent après son retour, comme les Juifs après la venue du Messie.

11. — *La qualité qui résume donc toute la personne de Fénelon, c'est le charme, un charme irrésistible ; relevez les mots du texte qui le manifestent.*

Une physionomie qui ne se pouvait oublier quand on ne l'aurait vue qu'une fois. Il fallait faire effort pour cesser

de le regarder. Une aisance qui en donnait aux autres. Une politesse insinuante, "proportionnée". Un homme qui se mettait à la portée de chacun sans le jamais faire sentir, qui les mettait à l'aise. On ne pouvait le quitter, ni s'en défendre, ni ne pas chercher à le trouver. Tous ses amis entièrement attachés à lui toute sa vie.

12. — *Saint-Simon a su placer par-ci, par-là, quelques expressions pleines de nerf, de relief, de pittoresque, donnez-en quelques exemples :*

"Des yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent.— Elle (sa physionomie) rassemblait tout, et les contraires ne s'y combattaient point.— Ce qui y surnageait, c'était ~~pu. tout son caractère~~ Tous ses portraits sont parlants, sans toutefois avoir pu attraper. *La justesse de l'harmonie*

— relevez aussi quelques tournures qu'on n'emploierait plus aujourd'hui :

(Acceptions) *Galanterie* : pour désigner un air de politesse aimable. *Proportionnée* : pris absolument, pour dire que son éloquence savait se plier à la qualité des personnes avec lesquelles il se trouvait.

(Tournures) "Qui se trouvait répandu de soi-même (pour : tout naturellement).— "Se tenir à lui (pour : lui rester attachés).— *L'espérer* (ne s'emploie plus qu'avec un nom de chose).

5. MME DE SÉVIGNÉ À M. DE COULANGES.

1. — *De quelle nature est ce morceau?*

(Fond) Cette lettre est une lettre d'amitié. Le destinataire est M. de Coulanges, cousin de Mme de Sévigné. Celle-ci, devenue orpheline dès l'âge de sept ans, avait été élevée par le bon abbé de Coulanges, son oncle, qui était en même temps l'oncle du jeune de Coulanges dont il est ici question.

— *Que savez-vous de l'auteur?* *1^{er} siècle*

Cette femme illustre, (1626-1696), petite-fille de sainte Jeanne de Chantal, naquit à Paris. Une vaste correspon-

dance toute pétillante d'esprit lui a conquis la gloire littéraire. Séparée de sa fille qu'elle idolâtrait, elle voulut adoucir les amertumes de l'absence par une correspondance suivie. Ses lettres écrites dans la langue la plus limpide, la plus spirituelle et où se mêlent aux nouvelles graves ou frivoles, aux menus faits de la cour, de la ville et de l'armée, les pensées de foi, les réflexions les plus piquantes font de la marquise de Sévigné, au dire de Lamartine, le secrétaire élégant de la plus belle période du règne de Louis XIV.

2. — *Résumez brièvement le texte.*

La lettre est datée de Grignan. (Mme de Sévigné fait alors un séjour chez sa fille. M. de Grignan, gouverneur de Provence, avait épousé la fille de Mme de Sévigné. Le village et le château de Grignan sont situés près de Montélimar, dans le département actuel de la Drôme.)

(Résumé). — Mme de Sévigné, alors à Grignan, écrit à M. Coulanges de Paris; elle lui décrit les "horreurs" du climat méridional et lui suggère quelques réflexions morales sur la vanité des biens terrestres.

3. — *Distinguez-en les principales parties : a) Mme de Sévigné donne de ses nouvelles à M. de Coulanges ; b) Elle lui demande de ses nouvelles à lui ; c) Réflexions morales sur les richesses.*

Cette lettre peut se diviser en trois parties : a) Mme de Sévigné donne de ses nouvelles à M. de Coulanges (1^{re} alinéa et 1^{re} phrase du 2^e alinéa) ; b) Elle lui demande de ses nouvelles, à lui (2^e alinéa, depuis : "Où êtes-vous?... jusqu'à : "... jeune Coulanges?") ; c) Réflexions morales sur les richesses (reste du 2^e alinéa).

4. — *A quelle saison nous reporte cette lettre?*

a) Nous sommes en plein hiver (3 février). Le froid sévit à Paris.

5. — *La température est-elle bien clémente à Grignan? Pourquoi?*

Il faut savoir que, vus de Paris, Valence, Grignan, sont situés dans le Midi de la France, et passent pour jouir des avantages du ciel provençal, toujours ensoleillé. En réalité, Grignan n'est situé qu'aux portes du Midi, vers le "midi moins un quart" comme l'on dit plaisamment. Des Alpes toutes proches, soufflent les vents d'est glacés, et par le

couloir du Rhône s'engouffre le vent du nord, la bise, le terrible mistral. Notre "méridionale" d'un jour, va donc écrire à ce bon Parisien de M. de Coulanges toutes les "horreurs" de l'hiver à Grignan. Evidemment elle exagère quand elle écrit : "cent fois plus froid ici qu'à Paris... nous ne respirons que de la neige... excès d'horreur..."

6. — *Montrez que Mme de Sévigné sait au besoin prendre l'air et les petits travers du pays méridional. Donnez quelques exemples de ses plaisantes exagérations.*

N'oublions pas qu'elle sourit en écrivant tout cela. Puis, nous sommes au pays de l'exagération : les Méridionaux exagèrent volontiers : Mme de Sévigné a pris l'air et les petits travers du pays.

Quelques exemples d'exagération (Voir n° 12).

7. — *Par quelle délicate expression l'auteur exprime-t-il cette idée : "C'est un bonheur pour le pays de posséder un tel trésor" ?*

Quel est le bienheureux endroit qui possède l'aimable et jeune de Coulanges ?

8. — *Soulignez la profonde sagesse et l'esprit chrétien de la marquise.*

Mme de Meckelbourg était morte en laissant une grosse fortune. A quoi bon thésauriser ainsi ? Et en est-elle maintenant plus avancée ? Tout autant de réflexions que Mme de Sévigné avait faites dans une lettre antérieure adressée à Mme de Coulanges, lettre à laquelle il est fait allusion ici. Ces réflexions sur l'avarice montrent la profonde sagesse, et aussi l'esprit chrétien de la marquise : "c'est assez pour une chrétienne".

9. — *Montrez que le tableau printanier qui termine le 1^{er} alinéa contraste avec la description d'hiver qui précède.*

Le tableau printanier qui termine le 1^{er} alinéa fait contraste avec la description d'hiver qui précède : la mention des prairies et des orangers témoigne d'un vif sentiment des beautés de la nature — sentiment plutôt rare au XVII^e siècle où la campagne est délaissée pour la cour et les agréments de l'esprit.

a) Prairies, parasols, ombre des orangers.

b) Neige, vent, montagnes charmantes dans leur horreur, doigts transis.

10. — *Soulignez : a) Quelques expressions vieilles; b) Quelques antithèses.*

(*Forme*) Les mots. Quelques expressions vieilles :
mande pour : *m'écrit (me fait savoir par lettre)*. Para-
sols : ombrelles.

Antithèses et contrastes : “Ils se battent...pour avoir l'honneur de nous enfermer dans nos chambres”; “montagnes charmantes...dans leur excès d'horreur”; “épouvantables beautés”.

..*Expressions pittoresques, imaginées* : “jours filés d'or et de soie”; “(les vents) se battent entre eux...”

11. — *La phrase est généralement brève ou faite de membres brefs : c'est la phrase de la conversation; ce qui ne l'empêche pas d'être variée dans sa force. (Interrogations du 2^e alinéa.)*

12. — *Par quel procédé Mme de Sévigné décrit-elle l'hiver à Grignan? Comment développe-t-elle ce thème : Nous avons plus de froid ici qu'à Paris?*

(*La composition du paragraphe*) La description de l'hiver à Grignan pourrait être citée comme modèle de “développement du paragraphe par énumération de détails.”

(*Thème*) Nous avons plus de froid ici qu'à Paris.

(*Développement*) 1° Nous sommes exposés à tous les vents (vent du midi ... bise ...; ils se battent...);

2° Toutes nos rivières sont prises ...;

3° Nos écritaires sont gelées;

4° Nos plumes ne sont plus conduites par nos doigts;

5° Nous ne respirons que de la neige;

6° Nos montagnes sont charmantes ... d'horreur (développement par répétition : épouvantable beauté).

— *Par quelle phrase résume-t-elle toute sa description?*

(*Résumé*) Voilà où nous en sommes.

13. — *Quelle impression générale fait sur vous la lecture de ce morceau?*

(*Impression générale*) — Mme de Sévigné admirait beaucoup La Fontaine dont elle trouvait les *Fables* “divines”. Elle se rapproche de lui par son sentiment de la nature (montagnes charmantes, prairies, orangers), par le naturel, la variété, et surtout la grâce enjouée de son style.

5. — *Relevez, dans le premier alinéa, une comparaison suggestive.*
“ ... des serpents qui piquent sans faire de bruit.”

6. — *Comment l'orateur prouve-t-il, d'une façon péremptoire, que le médisant, qui demande le secret, confesse par là-même sa culpabilité ?*

Demander le secret, c'est avouer que la confidence n'est guère honorable pour celui qui la fait. “En vous parlant de telle personne, je blesse la charité, ne suivez pas mon exemple.”

7. — *Quel effet produit le changement de personne dans les deux dernières phrases du premier alinéa ?*

Ce changement pique l'attention et anime le discours. Le ton, de didactique, devient oratoire.

8. — *Remarquez avec quelle finesse, quelle sagacité, quelle puissance d'analyse, Bourdaloue démasque, dans le 2° alinéa, les différents artifices qu'emploie la médisance pour se faire accepter, bien plus, pour se rendre même agréable. Rendez-les encore plus sensibles par quelques exemples tirés de votre expérience personnelle.*

Frédéric et Louis paraissaient inséparables. Mais depuis un mois on ne les voyait plus ensemble. Frédéric semble te fuir, dit-on un jour à Louis. Pourquoi cela ? — Pourquoi ? Oh, c'est bien simple, jeta négligemment cette mauvaise langue de Louis ... Je lui ai prêté une piastre.

Entre deux commères : Tiens ! Voyez donc Madame Ménard ! Elle porte des cols montants maintenant ? — Oui, répond l'autre pleine d'une compassion cruelle : elle a un eczéma au cou.

9. — *Non seulement la médisance est un des vices les plus lâches, c'est aussi un des plus odieux ; par quelles raisons l'orateur soutient-il cette affirmation ?*

Pour deux raisons : 1° Le médisant s'en prend à tous ; 2° Il est redoutable partout.

10. — *La logique vigoureuse et serrée, caractéristique des sermons de Bourdaloue, apparaît nettement dans le dernier alinéa : l'orateur y divise sa matière avec attention pour ne rien oublier (montrez-le) ;*

Il est redoutable partout. C'est-à-dire : 1° dans une ville ; 2° dans une communauté ; 3° dans les maisons particulières ; 4° chez les grands ; 5° chez les petits. (L'énu-

mération est complète et l'on chercherait en vain un groupement humain quelconque qui ne fût pas compris dans cette liste.)

— *il reprend ensuite chacune de ces divisions, avance méthodiquement, pas à pas, de manière à emporter l'entière conviction de ses auditeurs.*

L'orateur reprend chacun des cinq termes ci-dessus, pour montrer en quoi l'action redoutable du médisant se fait sentir dans le groupe dont il s'agit. Il est redoutable :

1° Dans une ville parce qu'il y suscite des factions et des partis.

2° Dans une communauté parce qu'il en trouble la paix et l'union.

Etc. ... Autant de *parce que* ... que de groupes énumérés.

11. — *Il s'adresse, dans ce morceau, bien plus à la raison qu'à l'imagination et à la sensibilité;*

“D'où vient qu'aujourd'hui, s'écrie Bourdaloue, la médisance s'est rendue si agréable dans les entretiens et les conversations du monde?”. Un orateur moins soucieux d'idées que d'images et de pittoresque n'aurait pas manqué de dire à sa place : “Le monde sourit aux médisants : ils s'asseoient à toutes les tables, sont fêtés dans tous les salons”. Et ce dernier aurait dit probablement encore : “Ce miel qui recouvre du fiel” au lieu de “*les termes dont elle s'enveloppe*”; et probablement aussi : “Ces caresses sont des soufflets”, au lieu de : “*Ces louanges suivies de certaines restrictions et de certaines réserves, ces réflexions pleines de compassion cruelle*”.

— *aussi on y rencontre très peu d'images; le style est simple, clair, ferme, d'une grande propriété et netteté d'expression; montrez-le en commentant les principaux termes du second alinéa;*

Artifices (plus précis que *précautions*), moyens employés pour dissimuler, pour farder quelque chose, (racine : *art* opposé ici à *vérité*), semblants hypocrites.

Tours, circonlocutions, est précisé par : “termes dont elle s'enveloppe” (voir deux lignes après).

Bons mots, traits d'esprit. Les médisants s'en arment volontiers contre le prochain. Exemple : Un tel est aussi suffisant qu'insuffisant.

Equivoques (latin *æquus*, équivalent; et *vox*, mot), mots à double entente. Les bons mots proviennent souvent d'un sens équivoque. Ainsi l'on jouerait sur le double sens du mot *esprit*, si l'on disait méchamment d'un tiers : "La mort lui sera facile : il n'aura pas d'esprit à rendre".

— (*expliquez*) s'insinuer, s'applaudit;

S'insinuer, faire adroitement pénétrer dans l'esprit.

S'applaudit, se félicite de, se donne à elle-même des applaudissements. Le verbe suppose que la Médisance est personnifiée; elle l'est en effet : voyez plus haut "cet air enjoué qu'elle prend", et plus bas "ces œillades ..."

— *justifiez l'emploi de l'épithète dans l'expression* compassion cruelle;

Cruelle, car cette ^{comparaison} *comparaison* est injurieuse. Dire de quelqu'un sous prétexte de le plaindre d'un insuccès : "C'est vraiment dommage que ce pauvre garçon soit si maladroit et si sot", ce n'est pas le plaindre, c'est lui décocher un trait.

— *distinguez* (se montrer de paraître).

Paraître est en progression de sens par rapport à *se montrer*. *Se montrer*, c'est simplement se faire voir. *Paraître*, c'est s'afficher, se faire voir avec ostentation (Rapp. être très apparent). Une pièce de Lavedan a pour titre : *Paraître*. Il y tourne en ridicule ces gens du monde dont le désir et tout le souci est de *paraître*, de faire figure dans le monde.

— *Citez quelques images qu'une imagination moins retenue aurait suggérées, dans le dernier alinéa, pour faire ressortir les déplorables effets de la médisance.*

(Voir celles que nous citons au commencement de cette question.)

*Le monde pourrit au médisant
il s'assoit à tous les talles pont se
ce miel qui recouvre des fiel ^{tes dans tous les salons}
ces caresses sont des soufflets*

8. MES VIEUX PINS.

1. — *Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré?*

C'est une poésie lyrique, tirée des *Epis*, recueil de poèmes de Pamphile Lemay.

— *Que savez-vous de son auteur?*

Lemay, l'auteur de ces vers, est un poète de chez nous. Né en 1837, à Lotbinière, il mourut en 1918. Il excelle à peindre des tableaux rustiques. Rappelons-nous ses scènes de fenaïson et de moisson. Ici, c'est encore à la campagne qu'il demande son inspiration, puisqu'il va chanter les vieux pins.

2. — *Dégagez-en l'idée-maîtresse.*

O vieux pins, toujours debout, vous nous donnez de fières leçons d'énergie tout en nous faisant songer à l'Au-delà.

3. — *Distinguez-en les différentes parties :*

Quatre strophes, quatre *parties* : 1° vieux pins, toujours debout vous semblez éternels ; 2° rigides comme nos ancêtres ; 3° la lumière dans vos branches est belle ; 4° et elle nous fait rêver au ciel.

4. — *Quel est le fond de cette 1^{re} strophe? Par quel procédé littéraire l'auteur rend-il sa description vivante?*

1^{re} strophe. (*Fond*) N'avez-vous jamais vu quelque vieux pin sur la montagne? Il semble qu'il est là depuis toujours. Il se dresse fièrement là-haut comme un géant invincible. Nous n'étions pas encore au monde, qu'il existait déjà, lui. Et, quand nous ne serons plus, il continuera à se dresser à la même place, il fera le même geste de tendre ses branches, et il chantera les mêmes chansons.

Entre ces arbres si forts et pour ainsi dire éternels, et l'être humain si faible et si éphémère, quel contraste! Ce contraste douloureux éveille en nos cœurs de la tristesse. Et cette tristesse produite par le sentiment de notre destin fragile, est proprement la mélancolie.

Or, ces observations diverses que la vue des pins nous suggère si naturellement, voyez avec quel art le poète Lemay les note en sa première strophe, et quel relief elles prennent dans ses vers !

O vieux pins embaumés qui chantez à la brise,
Debout sur les coteaux comme de fiers géants...
Vous étiez avant moi sur la rive où je pleure,
Et quand j'aurai quitté ce monde que j'effleure,
Vous chanterez encor avec les océans.

(*Procédé littéraire*) L'auteur, en vrai poète, anime, personnifie les pins. Il les interpelle (*O vieux pins ... !*) Il leur prête des qualités de personnes vivantes.

5. — *Montrez que l'auteur prête aux vieux pins des qualités de personnages vivants.*

L'auteur les désigne ainsi : *pieux, debout, fiers géants, chantez, nudité, bras tendus.*

6. — *Par quel verbe, l'auteur note-t-il la brièveté de notre passage sur la terre ?*

Notez l'heureux choix du verbe *effleure* qui convient bien à la brièveté de notre passage sur la terre.

7. — *Qui, d'après Lemay, continuera après notre mort, à chanter une chanson éternelle ?*

Ce sont les *pins* et les *océans*.

Vous chanterez encor avec les océans...

8. — *Citez une forte antithèse au 9^e vers.*

Notez l'antithèse des expressions *immortel* et "*qu'un souffle pulvérise*" :

Avec l'homme immortel qu'un souffle pulvérise.

Il est immortel par son âme, mais son corps (qui seul nous intéresse ici) est fragile et éphémère en comparaison des pins.

9. — *Comment l'auteur dit-il que l'homme est immortel dans son âme et que son corps est fragile et éphémère ?*

L'homme immortel. — (Qu')un souffle pulvérise.

— *Quelle figure y a-t-il dans ce vers ?*

C'est une antithèse. (*Voir plus haut*).

10. — *Quel est le fond de la 2^e strophe?*

2^e strophe. (*Fond*) La vue des pins qui restent si fermes et si droits, même dans l'orage, qui baignent leurs cimes dans l'azur, dont le cœur retentit sans cesse de la céleste chanson des oiseaux, cette vue suggère au poète une pensée morale. Il se dit que ces vieux pins ressemblent à nos ancêtres, fermes aussi et inflexibles dans leur devoir; leur rectitude ne craignait rien des orages de la vie, qui ne la brisaient point, tandis que nous, hélas! ...

Vos troncs fermes et droits résistent à l'orage.
Quand je vois autour d'eux tant d'arbres se briser,
Ils me font souvenir des hommes d'un autre âge.

Leurs âmes habitaient les hauteurs; elles étaient sereines, joyeuses, et ne réfléchissaient, comme un pur miroir, que de nobles pensées.

11. — *Notez, dans la 2^e strophe, des suggestions d'innocence et de joie morale.*

(*Forme*) Cette seconde strophe est proprement une merveille. Il faudrait la commenter vers par vers pour en faire apparaître les intentions morales partout cachées. Notez, par exemple, les suggestions d'innocence et de joie morale contenues dans les expressions "*front pur, soirs calmes, chants joyeux, le lac, brillant mirage*".

12. — *Relevez, dans cette même strophe, deux expressions par lesquelles l'auteur personnifie les pins.*

Un front pur à baiser, — vous voit frémir.

13. — *Quel est le fond de la 3^e strophe?*

3^e strophe. (*Le fond*) Le soir, quand l'or du crépuscule nimbe le front des pins, la terre nous paraît plus belle, parmi ces splendeurs finissantes. Et nous nous attachons d'autant plus à ces merveilles qu'il va falloir les quitter. Les quitter! Et voilà que le cœur du poète est envahi de nouveau par la mélancolie :

...La terre
Me paraît toute belle! O l'étrange demeure!
Et pourquoi l'aimer tant puisqu'il faut que l'on meure!...

Et il songe au lendemain de la mort : "J'ai soif de l'inconnu, de son profond mystère".

14. — *Faites ressortir l'heureux choix des verbes dorent et descend dans les vers 23-24 et 32-33. — Les pins ne sont-ils pas personnifiés*

dans cette strophe? — Comment l'auteur appelle-t-il : le soleil couchant, la tête des pins, la vie?

Les feux éclatants du soleil couchant jettent une teinte dorée sur les cimes des vieux pins; les ombres de ces arbres s'allongent alors sur la terre. — Oui : on parle de leurs fronts. — Les feux du soir, leurs fronts, une course.

15. — Quel est le fond de la 4^e strophe? A quoi l'auteur compare-t-il la pâle lumière des étoiles?

4^e strophe. (*Le fond*) La lumière venue du ciel à travers les branches, invite le poète à songer à Dieu, à espérer en Lui.

(*La forme*) Remarquez la belle image du vers 39. La pâle lumière des étoiles, (que Chateaubriand comparait à une gerbe renversée dont le pinceau est tourné vers la terre), le poète la compare ici à un flot d'argent qui s'écoule d'urnes renversées, situées dans les profondeurs invisibles du ciel.

16. — Quelle remarque générale faites-vous à propos des deux premiers vers et des deux derniers de chaque strophe? — Chaque strophe forme une unité lyrique bien définie. Démontrez-le.

(*Remarque générale*) Dans chaque strophe, les deux derniers vers font écho aux deux premiers. En outre, ces vers qui encadrent la strophe, en indiquent aussi le thème général. Chaque strophe forme ainsi une petite unité lyrique bien définie.

9. À MA MÈRE.

1. — Quelle est la nature de ce morceau?

Un sonnet.

2. — Distinguez-en les différentes parties :

a) L'accueil au retour de la forêt : (1^e strophe); b) Les deux enfants sur les genoux de leur mère : (2^e et 3^e strophe); c) Aujourd'hui (4^e strophe).

3. — En quel état les enfants revenaient-ils de la forêt?

“Nous avons déchiré nos pieds sur les cailloux.”

— *Comment la mère les accueillait-elle?*

“En nous baisant au front, tu nous appelais fous
Après avoir maudit nos courses vagabondes.”

4. — *Les 2^e et 3^e strophes présentent un tableau plein de fraîcheur et de grâce; montrez-en la composition.*

Dans la 1^{re}, la mère qui tient ses deux enfants sur ses genoux, rapproche gaiement leurs petites têtes blondes : la scène est animée, pleine de gestes câlins, de rires, et de comparaisons gazouillantes (le vent d'été, un murmure de ruisseaux) :

Puis, comme un vent d'été confond les fraîches ondes
De deux petits ruisseaux sur un lit calme et doux,
Lorsque tu nous tenais tous deux sur tes genoux,
Tu mêlais en riant nos chevelures blondes.

La 2^e strophe nous présente le même groupe, mais plus reposé, immobile : les enfants serrés frileusement contre leur mère, jouissent de leur bonheur ; elle, est pensive.

Outre ce contraste de mouvement et d'immobilité, il existe entre les deux strophes une différence de longueur. Seulement, c'est la plus courte — le tercet — qui paraît la plus longue. Relisons ce calme petit tercet, il nous semble immense ; et, instinctivement, en le lisant, on le complète, on le prolonge par plusieurs lignes de points de suspension. C'est qu'il se termine sur un vers qui anticipe sur l'avenir, qui élargit à l'infini les perspectives de notre rêve :

Un jour, vous serez grands, et moi je serai vieille!...

5. — *Quel sentiment éprouvaient alors la mère et les enfants?*

La mère riait ; les enfants étaient heureux :

“Tu mêlais *en riant* nos chevelures blondes.

... nous restions là blottis,

Heureux...”

— *Une pensée ne venait-elle pas assombrir, par moments, le bonheur de la mère?*

Si.

“... et tu disais parfois : O chers petits!

Un jour, vous serez grands, et moi je serai vieille!...

6. — *Est-ce longtemps après que le poète évoque ce souvenir d'enfance?*

Oui.

— *Comment le savez-vous?*

“Les jours se sont enfuis d’un vol mystérieux.”

7. — *Le dernier tercet ne renferme-t-il pas un contraste?*

Si : contraste entre l’âge avancé de la mère, et la jeunesse de son sourire et de son regard.

8. — *Pouvez-vous dire quelles sont les dispositions actuelles du fils pour sa mère?*

De tendresse confiante comme au temps où il était petit.

9. — *Le style est remarquable par la simplicité, la grâce et l’harmonie. Quels vers vous semblent les plus beaux?*

Tu mêlais en riant nos chevelures blondes...

Un jour, vous serez grands, et moi je serai vieille!...

Fleurit dans ton sourire et brille dans tes yeux...

— *Pourquoi?*

Ces trois vers résument les trois impressions qui font toute la matière du sonnet : souvenirs riants et mélancoliques du passé — sérénité du présent.

10. — *Relevez deux comparaisons;*

1. Puis, *comme un vent d’été* confond les fraîches ondes...

2. Les jours se sont enfuis *d’un vol mystérieux*.

— *montrez l’heureux choix de blottis.*

Se blottir signifie se pelotonner, se faire petit, pour éviter un danger : *la perdrix se blottit devant le chasseur; se blottir dans un coin*. Ici, les enfants se pressent contre leur mère, qui est leur abri, leur protectrice : le mot est donc fort bien choisi.

— *faites ressortir la beauté des images de la dernière strophe.*

Les jours se sont enfuis d’un vol mystérieux.

Ce vers se raccorde aux suggestions du vers précédent : “Un jour, vous serez grands ... etc.” Ce jour est venu. Et si vite : “Les jours *se sont enfuis* ...” Et, brusquement, silencieusement, sans qu’on l’entendit venir, comme une vision ailée, d’un vol *mystérieux*.

Mais toujours la jeunesse élatante et vermeille

Fleurit dans ton sourire et brille dans tes yeux.

Ces vers, au contraire, se raccordent aux suggestions du 8^e vers : “Tu mêlais *en riant* . . .” Les années ne t’ont point fait perdre ce visage souriant. La jeunesse est accompagnée de deux épithètes qui évoquent deux idées différentes : une idée de lumière dorée (*vermeille*) et une idée de fleur *éclatante*. De là, au vers suivant, *fleurit* qui répond à *éclatante*, et *brille* qui répond à *vermeille* : les lèvres qui sourient sont comparées à une fleur, et le regard à une lumière.

— *Comment heureux est-il mis en relief?*

Par sa place en rejet.

11. — *Quelle impression vous laisse ce gracieux tableau?*

De grâce souriante, traversée, comme toute évocation du passé, d’un peu de mélancolie. La forme s’apparie au sujet : les épithètes notamment évoquent à nos sens, au regard, à l’oreille, au tact : des sensations délicates, estompées, feutrées : “fraîches ondes, calme et doux, blondes, mystérieux, vermeille, brille”. Elles font le bruit discret d’une aile qui passe.

10. LA LANGUE FRANÇAISE À LA CHAMBRE DE 1792.

1. — *Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré?*

C’est un récit historique tiré de l’*Histoire du Canada* de Garneau.

— *Que savez-vous de son auteur?*

François-Xavier Garneau, historien, né à Québec en 1809, mort en 1866. — Garneau a publié une *Histoire du Canada* en trois volumes. C’est une œuvre de patientes recherches qui embrasse toutes les entreprises coloniales tentées par la France dans l’Amérique du Nord, jusqu’en

1763. A partir de cette date, l'auteur s'occupe uniquement de l'histoire du Canada et retrace avec ardeur et une remarquable modération de jugement les luttes tenaces des Canadiens français pour la conquête et le maintien de leurs libertés.

Imbu des théories de Michelet et des doctrines gallicanes et libérales françaises, Garneau a parfois sévèrement jugé le rôle du clergé dans notre histoire nationale et particulièrement celui de Mgr de Laval. Malgré ces erreurs, l'œuvre de Garneau reste un des beaux monuments élevés à la gloire du Canada français.

“La phrase de Garneau est facile, ample, volontiers oratoire et éloquente. Elle est chaude, vibrante... Elle s'embarrasse parfois de lourdeurs et de quelques oripeaux, mais elle est aussi capable d'élégance et de vivacité.”

(C. Roy.)

2. — *Résumez brièvement le texte.*

Les Anglais, par la bouche de Richardson demandent la suppression du français. Papineau fait un magnifique plaidoyer en faveur de cette langue. Bédard, de Bonne et Jean Panet achèvent la défaite. Jean Panet est élu. L'amendement Grant est battu. D'après la résolution finale les procès-verbaux seront bilingues, et les lois rédigées soit en français soit en anglais.

3. — *Distinguez-en les différentes parties.*

a) Richardson soutient en Chambre que les Canadiens par intérêt et reconnaissance doivent adopter la langue anglaise; b) Magnifique plaidoyer de Papineau en faveur du français; c) Election de Jean Panet. Amendement Grant combattu par de Lotbinière et de Rocheblave; d) Victoire des Canadiens français.

4. — *Quel motif Richardson mettait-il en avant pour que les Canadiens se servent exclusivement de la langue anglaise?*

Motif d'intérêt et de reconnaissance envers l'Angleterre.

5. — *De quel syllogisme se sert-il pour soutenir sa thèse?*

Notre pays est une possession britannique. La langue anglaise est celle du roi et de notre législature. Conclusion (*fausse*) : on parle l'anglais à Londres, on doit le parler à Québec.

6. — *Comment Papineau démolit-il ce singulier raisonnement?*

Par cette judicieuse riposte : “*Eh quoi! s’écria M. Papineau, parce que les Canadiens, devenus sujets de l’Angleterre, ne savent pas la langue des habitants des bords de la Tamise, ils seront privés de leurs droits?*”

7. — *Comment Jean Panet démontra-t-il que l’on pouvait être loyal envers l’Angleterre tout en restant attaché à sa langue?*

Panet avec une logique déconcertante, rappela qu’à qu’à Jersey et à Guernesey on parlait le français; que ces îles étaient attachées à l’Angleterre depuis Guillaume le Conquérant, et que jamais population n’avait montré plus de fidélité à l’Angleterre.

8. — *Quels autres arguments ajoute l’auteur en faveur du français?*

L’auteur, en un style précis, mais lumineux dans sa concision, ajoute de vigoureux arguments en faveur du français : a) Durant trois siècles après la conquête normande la cour, l’Eglise, la justice, la noblesse, ont parlé français en Angleterre; b) Le français était la langue maternelle de Richard Cœur de Lion, du Prince Noir, et même de Henri VI; c) Ces personnages illustres ont tous été de bons Anglais; d) Ces mêmes personnages ont élevé avec leurs arbalétriers bretons et leurs chevaliers de Guyenne, la gloire de l’Angleterre à un point où les rois de la langue saxonne n’avaient pu la porter; e) L’origine de la grandeur de l’empire est due à ces héros et aux barons normands qui avaient signé la Grande Charte et dont les opinions avaient toujours conservé leur influence dans le pays.

9. — *Par quelle victoire se termina la discussion?*

Par l’élection de Jean Panet.

10. — *Les Anglais ne se tinrent pas pour battus. Parlez de l’amendement Grant et de la défaite de sa motion.*

Trois jours après, comme on proposait de dresser les procès-verbaux de l’assemblée dans les deux langues, M. Grant demanda qu’ils fussent rédigés en anglais seulement, avec liberté d’en faire une traduction française pour les membres qui le désireraient. — Sa motion fut rejetée après une violente contestation.

11. — *Montrez l'esprit de modération que met Lotbinière dans sa discussion.*

Lotbinière s'attacha à démontrer les points suivants : a) Les Canadiens sont dans une situation particulière et réclament l'usage d'une langue qui n'est pas celle de l'empire; b) Les Canadiens ne veulent pas exclure l'anglais des délibérations de la Chambre; c) Les Canadiens demandent que les procès-verbaux soient rédigés dans les deux langues. — N'est-ce pas là le langage de la modération?

12. — *De Rocheblave démontre à ses collègues anglais le danger de l'injustice qu'ils réclament. Résumez son argumentation.*

De Rocheblave démontre à ses collègues anglais le danger de l'injustice qu'ils réclament. — Voici son argumentation résumée en quatre points : a) Pourquoi nos collègues anglais veulent-ils que nous renoncions à nos usages, à nos lois, à notre langue maternelle, seul moyen qui nous reste pour défendre nos propriétés? b) Le stérile honneur de voir dominer l'anglais les portera-t-il à affaiblir les effets de ces lois, de ces usages, de ces coutumes qui assurent leur propre fortune? c) Maîtres sans concurrence, n'auraient-ils pas à perdre dans le bouleversement général qui serait la suite infaillible de cette injustice? d) N'est-ce pas rendre service aux Anglais que de s'opposer à leur ostracisme?

13. — *Quelle mesure finale la Chambre adopta-t-elle?*

On adopta comme mesure finale celle de rédiger dans les deux langues les procès-verbaux de la Chambre, et en français ou en anglais les lois qui se rapporteraient soit aux lois françaises, soit aux lois anglaises en vigueur.

Devoir mettre de temps 1 heure
Dictée :-